



**HAL**  
open science

## L'Eneas de Heinrich von Veldeke : un Miroir des princes

Patrick del Duca

► **To cite this version:**

Patrick del Duca. L'Eneas de Heinrich von Veldeke : un Miroir des princes. Les littératures vernaculaires de l'Europe médiévale et la question des frontières, Vanessa Obry et Sofia Lodén, Oct 2016, Mulhouse, France. p. 329-347. hal-02007093

**HAL Id: hal-02007093**

**<https://uca.hal.science/hal-02007093>**

Submitted on 5 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'*Eneas* de Heinrich von Veldeke : un Miroir des princes

Patrick del Duca (Université Clermont Auvergne)

L'*Eneasroman* du poète allemand Heinrich von Veldeke fut sans doute composé entre 1170 et 1190. Si l'adaptateur connaît le texte de Virgile, auquel il se réfère dès le vers 41, c'est cependant le texte anglo-normand qu'il choisit de transposer en allemand, comme le concède le clerc, sans doute très proche de Heinrich, qui ajoute un épilogue au roman :

Nu sulen wir enden dicz buoch.  
 es dauchte den maister genuoch,  
 ders aus der welsche cherte.  
 ze daute ers uns lerte.  
 daz waz uon Ueldiche Heinrich. (*Eneasroman*, v. 13429-13432)<sup>1</sup>

De nombreux travaux ont déjà été consacrés au *Roman d'Énéas* en langue française, notamment à sa structure et au sens dont il est porteur. Ainsi a-t-on souligné l'ambiguïté du héros qui, après avoir fait preuve de lâcheté et abandonné les siens, montre dans une seconde partie du roman qu'il est capable de conquérir un royaume et de fonder une dynastie. Cette structure bi-partite était déjà présente chez Virgile : la descente aux enfers précède la renaissance du héros mû dès lors par un charisme nouveau. Le texte médiéval est à la fois un roman d'apprentissage à l'usage des princes, un roman d'amour et un roman du lignage<sup>2</sup>. Qu'en est-il de l'adaptation allemande composée par Heinrich von Veldeke ? Jusqu'à présent, la plupart des études qui ont porté sur l'analyse de l'*Eneasroman* et de sa source anonyme française se sont intéressées principalement aux différences touchant la structure des deux textes ainsi qu'à la place et au traitement de l'amour, aux transformations relatives aux personnages de Didon et Lavinie, aux aspects narratologiques des deux œuvres, à la relation entre amour et souveraineté, ou encore à la réception et l'adaptation d'éléments antiques – notamment mythologiques

---

<sup>1</sup> Nous citons le texte allemand d'après le manuscrit de Berlin qui date sans doute de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et qui, malgré certaines lacunes, constitue à ce jour le témoin quasiment complet le plus ancien dont nous disposons. L'édition utilisée est la suivante : Heinrich von Veldeke, *Eneasroman. Die Berliner Bilderhandschrift*, texte édité, traduit et commenté par Hans Fromm, avec les miniatures du manuscrit et leur commentaire par Dorothea et Peter Diemer, Francfort-sur-le-Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1992 (Bibliothek des Mittelalters, vol. 4).

Les traductions du texte moyen haut-allemand sont de l'auteur de l'article :

« Il nous faut maintenant clore ce livre ; maître Heinrich de Veldeke, qui l'a traduit du français et nous l'a conté en allemand, semble en avoir assez dit ».

<sup>2</sup> Cf. Marchello-Nizia Christiane, « De l'*Énéide* à l'*Énéas* : les attributs du fondateur », dans *Lectures médiévales de Virgile. Actes du colloque de Rome (25-28 octobre 1982)*, Rome, École Française de Rome, 1985, p. 251-266 (Publications de l'École française de Rome, 80).

Virginie Dang, « De la lâcheté du guerrier à la maîtrise du prince : Énéas à la conquête du pouvoir », dans *Le Moyen Âge* 2001/1 (Tome CVII), p. 9-28.

et païens – dans un roman médiéval<sup>3</sup>. Ainsi, lorsque l'exercice du pouvoir a fait l'objet d'une analyse, celle-ci portait essentiellement sur la relation entre pouvoir et amour<sup>4</sup>. À notre connaissance aucune étude comparatiste approfondie n'a été consacrée à la dimension politique et idéologique des deux romans<sup>5</sup>. Cet article se propose donc d'ouvrir une brèche dans cette direction encore trop négligée par la recherche et s'articulera autour de quatre points. Le premier s'intéressera au traitement du personnage central, une deuxième partie sera consacrée à son fils Ascanius, tandis que la troisième partie portera sur les transformations subies par les personnages de Latinus et de sa femme. La quatrième partie tentera, quant à elle, de répondre à la question suivante : pour qui Heinrich a-t-il composé ce *Miroir des princes* ?

## 1. Eneas

Dans les deux romans, le narrateur choisit d'inscrire le départ de son héros dans un plan voulu par une instance supérieure, suggérant déjà la légitimité du futur souverain qui revient sur la terre de ses ancêtres. Le protagoniste ne fait que se conformer à la volonté des dieux lorsqu'il décide de fuir Troyes et de partir pour l'Italie, pays dont est originaire Dardanus, le seigneur qui fonda Troie (*Roman d'Énéas*, v. 36-41 ; *Eneasroman*, v. 54-66)<sup>6</sup>. Énéas ne devra pas se battre, mais sauver sa vie et se conformer ainsi aux ordres des dieux ou la prophétie qu'ils ont faite. Cependant, l'image que le texte anglo-normand donne du héros troyen est loin d'être irréprochable et, bien que les dieux aient explicitement ordonné au jeune seigneur de quitter la cité en flammes et d'aller conquérir la contrée d'où provenait Dardanus, le départ d'Énéas apparaît bien comme une fuite. Or l'adaptateur allemand retravaille les éléments susceptibles de donner une trop mauvaise image du protagoniste. L'analyse du vocabulaire s'avère ici nécessaire : le champ lexical de la fuite, organisé autour des verbes « fuir » / « foir » (*Roman d'Énéas*, v. 70, 75, 82) et « estordre » (*Roman d'Énéas*, v. 61), marque le début du roman français<sup>7</sup>. Toutefois, aucun verbe équivalent n'est employé dans le texte allemand. Heinrich von

<sup>3</sup> Pour un point sur la recherche, on peut se reporter à : *Germania Litteraria Mediaevalis Francigena*, vol. 4 : *Historische und religiöse Erzählungen*, édité par Geert H. M. Claassens, Fritz Peter Knapp und Hartmut Kugler, Berlin / Boston, De Gruyter, 2014, p. 79-116 : Joachim Hamm, Marie-Sophie Masse, « Aeneasromane ».

<sup>4</sup> Cf. Ingrid Kasten : « Herrschaft und Liebe. Zur Rolle und Darstellung des „Helden“ im „Roman d'Eneas“ und in Veldekes „Eneasroman“ », dans *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* 62, 1988, p. 227-245.

<sup>5</sup> La très riche étude historiographique de Karen Opitz traite essentiellement du rapport entre historicité et fictionnalité ; cf. Karen Opitz : *Geschichte im höfischen Roman. Historiographisches Erzählen im „Eneas“ Heinrichs von Veldeke*, Heidelberg, C. Winter, 1996 (*Germanisch-Romanische Monatsschrift. Beiheft* 14).

<sup>6</sup> Pour le texte anglo-normand nous nous référons à l'édition suivante : *Eneas. Roman du XII<sup>e</sup> siècle*, édité par Jean-Jacques Salverda de Grave, vol 1 : vers 1-5998, Paris, Champion, 1925 ; vol. 2, vers 5999-10156, Paris, Champion, 1929.

Sauf indications contraires, les traductions des passages du *Roman d'Énéas* sont empruntées à : *Le Roman d'Énéas*, traduit en français moderne par Martine Thiry-Stassin Paris, Champion, 1985.

Le manuscrit A (Bibl. Laurent., Plut. XLI, cod. 44), reproduit fidèlement par Jean-Jacques Salverda de Grave, date de la fin du XII<sup>e</sup> ou du début du XIII<sup>e</sup> siècle. Il donne la version la plus ancienne du texte et aussi la plus proche de l'adaptation réalisée par Heinrich von Veldeke et donc du manuscrit aujourd'hui perdu qui lui a servi de source.

<sup>7</sup> La lâcheté du héros est encore plus marquée dans la version plus tardive (fin du XIV<sup>e</sup> siècle) qui nous est conservée par le manuscrit D (B. N. fr 60). L'ordre qui est donné à Énéas par les dieux de quitter la ville n'y est pas mentionné et le vocabulaire relatif à la fuite est encore plus présent, cf. l'emploi des verbes « eschaper » (v. 37 ; 44 ; 121 ; 132) et « fuir » /

Veldeke neutralise l'idée de fuite en employant les formes verbales « dannen [...] chomen » (*Eneasroman*, v. 56), « hinnen chomen » (*Eneasroman*, v. 90) et « wech quam » (*Eneasroman*, v. 118) signifiant seulement « partir », ou encore la formulation « uz der burch chomen was » : lorsqu'il « fut sorti de la ville » (*Eneasroman*, v. 144). Jamais l'adaptateur n'a recours au verbe « vliehen » ou à un synonyme pour exprimer l'idée d'une fuite. Même lorsqu'Eneas et ses navires sont livrés à une immense tempête, causée par la colère de Junon, et que le héros regrette de s'être lancé dans cette équipée et de n'être pas mort en combattant dans la ville de Troie, le verbe employé, « dar quam » (*Eneasroman*, v. 201), signifie simplement « venir », ici au prétérit. Le texte allemand va jusqu'à affirmer qu'Eneas ne pouvait agir mieux en faisant transporter tout son bien sur des bateaux abandonnés par les Grecs (*Eneasroman*, v. 124-129). Eneas lui-même est présenté d'emblée comme un duc puissant et généreux<sup>8</sup>, alors que l'hypotexte se contente de préciser qu'il a hérité d'une grande partie de la cité de Troie (*Roman d'Énéas*, v. 25-27).

Dans l'adaptation, le projet dicté par les dieux et l'idée de retour aux sources éclipsent toute notion de fuite. Même la crainte de la mort exprimée par les vassaux d'Eneas prend un autre sens que dans l'œuvre anglo-normande où il est dit explicitement qu'ils préfèrent fuir avec Énéas plutôt que de mourir (*Roman d'Énéas*, v. 75 sq.). Dans l'œuvre allemande, Eneas s'adresse à eux et rappelle la prédiction faite par les dieux et l'ordre qui lui a été donné de ne pas se défendre mais de quitter la ville<sup>9</sup>. Puisque personne ne réchappera de l'incendie de Troie, ses compagnons choisissent tous « d'évacuer » la ville (*Eneasroman*, v. 101 : « rumden » ; v. 108 : « rumen ») : il leur semble préférable de quitter leur pays plutôt que d'acquérir la gloire au prix d'une mort certaine, annoncée par les dieux (*Eneasroman*, v. 73-105). La décision des barons d'Eneas semble davantage inspirée par la sagesse que par la lâcheté. Enfin, le fait que, dans le texte-source, Énéas quitte la ville par une petite porte (*Roman d'Énéas*, v. 53 : « Par un postiz s'en est issuz ; ») ne contribue pas non plus à le grandir. Certes, le narrateur évoque bien une étoile qui guide les Grecs hors de la cité, introduisant ainsi une allusion à la Nativité qui suggère qu'ils sont guidés par une instance supérieure, mais la description de leur départ demeure très ambiguë :

de lui firent segnor et mestre.  
 Puis ont gardé devers senestre :  
 une estoyle virent levee  
 qui la voie lor a mostree ;  
 de devant eus vait vers la rive :  
 la va fuiant la genz chaitive. (*Roman d'Énéas*, v. 77-82)

---

« fouïr » (v. 49, 59, 66). Cf. *Le roman d'Eneas*, édition critique d'après le manuscrit B.N. fr. 60, traduction, présentation et notes d'Aimé Petit, Paris, Le Livre de Poche, 1997 (Lettres Gothiques).

<sup>8</sup> Cf. v. 35-38 : « da wonite ein riche man / den ich genenen wol chan. / Daz was der herre Eneas, / der da herzoge was » (« Là vivait un homme puissant, dont je peux vous dire le nom : c'était le seigneur Eneas qui était duc en cette ville ») ; v. 145 : « [...] der helt milte » (« [...] ce héros généreux »).

<sup>9</sup> Rappelons que dans l'hypotexte, il se contente de demander à ses gens ce qu'ils souhaitent faire, à savoir retourner dans la ville ou fuir.

La troupe dont Énéas a pris la tête est une « genz chaitive », un peuple misérable. Il faut souligner ici le sens dépréciatif de l'adjectif « chaitif » qui, d'une part renvoie au malheur qui frappe les Grecs et, d'autre part, implique aussi un caractère méprisable, privé de noblesse et de qualités morales. Ce passage entier a tout simplement été supprimé par Heinrich qui se concentre sur la description des biens que le jeune prince prévoyant fait embarquer sur les navires abandonnés qu'il vient de découvrir. Dans le texte anglo-normand, les embarcations sont déjà préparées et tout équipées de ravitaillement, si bien que les Troyens peuvent partir en toute hâte (*Roman d'Énéas*, v. 92 : « car n'estoit tens de demorer »)<sup>10</sup>. Dans l'adaptation allemande, les seuls à évoquer la lâcheté d'Eneas sont la femme de Latinus (*Eneasroman*, v. 4211-4218) ainsi que Turnus (*Eneasroman*, v. 4429-4438). Cependant tous deux sont aveuglés par la colère, si bien que leurs propos insensés ne peuvent refléter une quelconque réalité. La dimension exemplaire, de ce qui se révélera être un Miroir des princes, est ainsi renforcée dès le début du roman allemand.

Même l'amour unissant Didon au jeune prince troyen est modifié. Certes, il s'agit toujours d'un amour passionnel et, dans le texte anglo-normand comme dans la version allemande, Eneas est subjugué par la beauté de cette femme comparable à la déesse Diane. Dans les deux textes, Didon est victime de la rumeur, de la Fame<sup>11</sup>, qui fait d'elle une catin et qui traîne son nom dans la boue. Cependant Heinrich modifie assez profondément la scène décrivant comment Didon se donne au Troyen pour la première fois. Il conserve la mention de l'orage, reflet de la passion destructrice qui s'empare des deux amants, mais change le cadre de l'action. Les deux amants n'assouissent plus leur désir dans une grotte, mais trouvent refuge sous un arbre « feuillu et beau » (*Eneasroman*, v. 1828 : « dichen unde wolgitan »), l'endroit étant très agréable (*Eneasroman*, v. 1845, « vil schone was diu stat ») et donc propice à l'amour. La grotte, lieu souterrain et sombre peut-être perçu par Heinrich comme le symbole d'une mise à l'écart de la société des hommes, fait place à un élément propre au *locus amoenus*. Eneas demande « aimablement » (*Eneasroman*, v. 1846 : « minnechliche ») à Didon de lui accorder son amour. Cependant celle-ci lui résiste, si bien qu'il la met à terre et qu'elle ne peut plus se défendre (*Eneasroman*, v. 1849-1852). Rappelons que dans le texte anglo-normand, la reine lui cède sans résistance :

il fait de li ce que lui sanble,  
ne li fait mie trop grant force,  
ne la raïne ne s'estorce,  
tot li consent sa volenté  
pieça qu'el l'avoit désirré. (*Roman d'Énéas*, v. 1522-1526)<sup>12</sup>

<sup>10</sup> « [...] car il ne fallait pas s'attarder. »

<sup>11</sup> Le terme employé par Heinrich est moins ambigu que « fame » qui peut signifier la renommée comme la rumeur : « daz mare » (*Eneasroman*, v. 1905) désigne explicitement la rumeur, la nouvelle qui circule.

<sup>12</sup> « Il fait d'elle ce qu'il veut, il ne doit pas trop la forcer et la reine ne se défend pas. Elle lui accorde tout ce qu'il veut, il y a longtemps qu'elle le désirait. »

L'adaptateur allemand semble vouloir donner une image plus morale de cette relation et met l'accent sur l'ambiguïté des sentiments qui assaillent la reine : elle est heureuse, mais en même temps elle se repent d'avoir cédé si vite (*Eneasroman*, v. 1875-1889). Et le narrateur d'en conclure : « c'est la nature de l'amour vrai » (*Eneasroman*, v. 1890 : « daz ist der rechten minnen art »). Enfin, lorsque la nouvelle de cette liaison se répand, Didon reconnaît publiquement qu'elle est son « épouse » (*Eneasroman*, v. 1910 : « bruot ») et organise une grande fête afin de faire taire la rumeur et de mettre un terme à la honte dont on l'accable. Dans le texte allemand, les souffrances qu'Amour inflige à Didon préfigurent celles que ressentira Lavinia. La version anglo-normande est beaucoup plus critique envers le manque de pudeur de Didon, qui fait ce qu'elle veut du Troyen et prend son plaisir ouvertement (*Roman d'Énéas*, v. 1607 : « tot en apert »), et envers cet amour néfaste qui détourne Énéas de sa mission.

Le roman allemand a donc tendance à moraliser l'action et à idéaliser les personnages mis en scène. Et surtout, il ne se constitue plus de deux parties marquant l'erreur puis la rectification de l'erreur par le héros. Certes, on retrouve les mêmes grandes étapes que chez l'auteur anglo-normand (quête de la terre promise / la guerre / l'aventure de l'amour et la fin de la guerre)<sup>13</sup>, mais la structure est beaucoup plus linéaire que dans la source et ne repose plus sur une évolution d'Eneas. Heinrich a renoncé au principe d'opposition imaginé par le clerc anglo-normand et, en atténuant autant que faire se peut les travers et les faiblesses d'Eneas, a opté pour un principe de continuation.

Lors de l'arrivée d'Eneas en Italie, l'auteur allemand continue, de manière tout à fait cohérente, à idéaliser le protagoniste. Ainsi, lors de la première mention qui est faite du château qu'Énéas ordonne de bâtir, le texte français demeure laconique : « vindrent a lui a son chastel, / que il faisoit tot de novel ; » (*Roman d'Énéas*, v. 3265 sq. ; « ils le rejoignirent à son château qu'il bâtissait à neuf »). Ce n'est que plus tard, aux vers 4246 à 4296, que le narrateur décrit tout le soin qu'Énéas apporte à la fortification du lieu et à son approvisionnement, insistant sur la présence d'auvents protecteurs ou encore de machines de guerre ainsi que d'archers destinés à repousser l'assaillant. Cet épisode s'inscrit dans l'évolution du héros qui affiche ainsi sa volonté de ne plus fuir : « il n'avoit talant de foïr » (*Roman d'Énéas*, v. 4249). De manière logique, ce vers n'est pas repris par l'adaptateur allemand. Dès la première mention de la forteresse de Montauban (« Albane » en moyen haut-allemand), Heinrich s'applique à montrer qu'Eneas se conduit d'ores et déjà en souverain parfait. Le lecteur apprend qu'Eneas, qui a consulté ses parents (il s'agit là encore d'un ajout), fait aménager la montagne afin d'y bâtir son château : il fait détruire le seul versant de la colline par lequel le château serait accessible, il prête grand soin à la construction de fossés profonds, surmontés de ponts nécessaires aux ouvriers, il

---

<sup>13</sup> Cf. Aimé Petit, *Naissances du roman. Les techniques littéraires dans les romans antiques du XII<sup>e</sup> siècle*, 2 volumes, Paris / Genève, Champion, 1985. Voir ici vol. 1, p. 483-498.

munit le tout de tours et de meurtrières, sans oublier les armes ni les réserves de nourriture. Là où le texte français se contente pour l'instant de deux vers, la version allemande en compte quarante et un (*Eneasroman*, v. 4062-4103). Heinrich revient d'ailleurs régulièrement sur l'importance que joue cette forteresse qui nécessite trois ans de travaux (*Eneasroman*, v. 5560), sur le fait qu'elle est imprenable, ne craignant ni les assauts ni les mangonneaux (*Eneasroman*, v. 6386 sq.), et sur la présence de deux fossés aménagés sur l'ordre d'Eneas. De manière encore plus appuyée que ce n'est le cas dans la source, une telle précision et ce relatif réalisme laissent apparaître Eneas comme un stratège prévoyant doublé d'un ingénieur bien avisé. Il connaît les machines de guerre et les techniques d'assaut, il sait comment s'en mettre à l'abri et protéger la vie de ses hommes. À l'inverse, Turnus n'hésite pas à sacrifier ses hommes par milliers. Tandis que dans l'œuvre française il échoue à faire sortir les assiégés et se contente de rebrousser chemin pour rejoindre son armée (*Roman d'Énéas*, v. 4851-4869), Turnus, dans l'œuvre allemande, est un personnage beaucoup plus négatif : souvent aveuglé par la colère (cf. *Eneasroman*, v. 4365, 4401), il ne prête aucune importance à la vie humaine. Le texte dit explicitement qu'il agit mal (*Eneasroman*, v. 6413 : « Turnus tet unrehte ») en envoyant à l'assaut des remparts tous ses hommes d'armes et que la plupart d'entre eux trouvent la mort au pied du château. Le narrateur ajoute que si la mort de simples hommes d'armes (*Eneasroman*, v. 6426 : « schiltchnehte ») méritait d'être pleurée, alors une grande clameur de désespoir aurait retenti, car ceux-ci n'avaient aucune chance d'en réchapper (*Eneasroman*, v. 6426-6429)<sup>14</sup>. La désinvolture dont fait preuve Turnus lorsqu'il met en péril la vie des autres n'est dénoncée dans le roman anglo-normand que par Drancès, un seigneur d'une grande sagesse mais manquant de vaillance. Cette lâcheté relativise donc la pertinence de ses propos. L'adaptateur prend soin de faire précéder les paroles de Drancès, également présentes dans l'œuvre allemande (*Eneasroman*, v. 8528-8717), d'un exemple éloquent témoignant effectivement du manque d'humanité et d'empathie de Turnus. Ce prince se révèle donc être potentiellement un mauvais souverain, tyrannique et cynique, qui ne peut apporter la *felicitas regni* au peuple sur lequel il régnera. Turnus incarne dès lors l'antithèse du bon prince chrétien, du *rex christianus*. Heinrich a déplacé le jeu d'opposition qui marquait le texte anglo-normand : ce n'est plus Eneas qui cristallise en sa personne le mal puis le bien, la lâcheté puis la gloire, mais c'est la comparaison d'Eneas à d'autres personnages princiers, notamment à Turnus ainsi qu'à la femme de Latinus (Amata chez Virgile), qui permet d'opérer cette distinction entre un bon et un mauvais souverain. Un bon souverain est celui qui protège les siens, quel que soit leur rang. Cette idéalisation du héros est conséquente, poussée dans les moindres détails. En voici un dernier exemple : dans l'œuvre allemande, les manifestations de deuil d'Eneas à la mort de son ami Pallas sont désapprouvées par ses barons qui y voient le signe d'un manque de virilité et qualifient le

---

<sup>14</sup> Il semble que Heinrich dénonce ici, de manière à peine voilée, le peu de cas que les nobles de son époque font de la vie des hommes d'armes.

comportement de leur roi d'infantile<sup>15</sup>. Or il est intéressant de noter que cette condamnation ne se trouve que dans le texte allemand, le roman anglo-normand ne faisant nulle mention de la réaction des barons à cet endroit du texte (cf. *Roman d'Énéas*, v. 6209-6228). Il s'agit donc d'un ajout de Heinrich pour qui l'attitude d'Eneas semble trahir une faiblesse incompatible avec l'image idéalisée qu'il souhaite donner du souverain parfait. C'est, nous semble-t-il, de cette confrontation constante avec la source que naît l'œuvre allemande : la moindre modification est cohérente et s'inscrit dans un programme politique et idéologique qui diffère de celui de l'auteur anglo-normand.

## 2. Ascanius

Cette dimension exemplaire ne touche pas que le futur roi, elle concerne également son fils Ascagne / Ascanius. Dans les deux versions du roman le jeune prince tue lors d'une chasse le cerf apprivoisé de la fille d'un seigneur nommé Tyrrhus. Dans les deux cas, il semble s'agir d'une méprise puisque rien ne peut laisser penser que ce cerf est domestiqué. Néanmoins, l'épisode de la bataille qui suit la mort de l'animal est amené de manière tout à fait différente dans les deux romans. Le comportement du jeune prince et des Troyens, tel qu'il apparaît dans la version anglo-normande, semble avoir heurté l'auteur allemand. Chez Virgile déjà l'attitude d'Ascanius est ambiguë : il est enflammé par le désir de se couvrir de gloire (*L'Énéide*, VII, 496 sq. : « Ipse etiam eximiae laudis succensus amore / Ascanius curuo derexit spicula cornu »)<sup>16</sup>. L'auteur anglo-normand reprend la violence de l'épopée latine et décrit la réaction très brutale d'Ascagne et de ses hommes. Certes, les habitants du château attaquent les Troyens sans les défier, « sans leur adresser aucune parole » (*Roman d'Énéas*, v. 3627 : « nes aresnient tant ne quant ») et sont aidés en cela par les paysans de la contrée. Les Troyens ne font donc que se défendre et semblent devoir faire face à de nombreux « païsant »<sup>17</sup>. Même l'attitude de Tyrrhus et de ses fils est critiquée par le narrateur qui déclare qu'ils « sont sortis comme des sots » (*Roman d'Énéas*, v. 3637 : « issu sont fors come bricon »). Néanmoins, les Troyens ne font montre d'aucune pitié et taillent leurs adversaires en pièces, font voler poings et bras, sauter des têtes et disperse la « vilenaille » (*Roman d'Énéas*, v. 3673) qui ignore l'art du combat chevaleresque. Avec l'appui des troupes envoyées par Énéas, les Troyens se lancent à la poursuite des paysans et massacrent ceux qu'ils rattrapent en rase campagne (*Roman d'Énéas*, v. 3708-3719). Cette description de bataille se veut réaliste et ne devait sans doute pas heurter un public aristocratique qui n'éprouve que dédain pour la paysannerie. C'est sans doute ce mépris qui explique qu'un tel

<sup>15</sup> Cf. *Eneasroman*, v. 8087 : « sin dinch so chintliche ane viench », littéralement : « [il] agissait de façon si puérole », c'est-à-dire indigne d'un homme.

<sup>16</sup> Le texte de Virgile et sa traduction sont cités d'après : Virgile, *L'Énéide*, édition bilingue, texte établi par Jacques Perret, éméché, présenté et traduit par Olivier Sers, Paris, Les Belles Lettres, 2015 ; « Ascagne alors, brûlant du désir de se couvrir de gloire, de son arc recourbé lui décocha des flèches ».

<sup>17</sup> On notera que les rudes ou les indomptables paysans de Virgile (VII, 504 et 520), qui bien vite se saisissent d'armes de fer, sont devenus de vulgaires vilains incapables de se battre.



déchaînement de violence ait lieu et soit moralement admissible dans l'œuvre. Néanmoins, cette brutalité ne correspond pas à l'image idéalisée que Heinrich souhaite donner de la royauté qu'incarne le prince *in spe*. Il amène la scène de manière différente : alors qu'Ascanius parvient auprès du cerf mortellement blessé, il rencontre les étrangers accablés de chagrin. Le narrateur s'empresse d'ajouter que ceux-ci n'entendaient pas ce qu'il disait et que lui-même ne percevait pas leurs paroles. Et surtout le texte allemand disculpe explicitement le jeune chasseur en précisant qu'il « ne savait pas que le cerf était apprivoisé » (*Eneasroman*, v. 4674 : « er enwesse niht, daz er was zam »). Potentiellement Ascanius apparaît comme un homme sage, prêt à négocier si les circonstances s'y prêtent. Les propriétaires du cerf sont alors pris de colère, courent s'emparer de leurs armes et ne sont plus animés que par un souhait : supprimer Ascanius (*Eneasroman*, v. 4676-4685). Ce n'est qu'après que l'un de ses hommes a été tué par ses adversaires que la colère guerrière s'empare également du jeune prince et que le combat commence. Comme dans le texte français, Ascanius élimine l'un des deux fils de Tyrrhus, cependant les paysans ne sont évoqués qu'à une seule reprise : à la vue des renforts troyens qui approchent, ceux du château, c'est-à-dire les *milites castri*, et ceux de la campagne trouvent refuge dans la forteresse ou dans la forêt. Même s'il évoque la mort de tous ceux qui sont rattrapés par les Troyens, le narrateur ne fait plus mention des massacres de paysans qui « meurent par l'épée, suppliciés » (*Roman d'Énéas*, v. 3719 : « muerent a glaive et a martire »). Les Troyens ne sont en rien fautifs et ne se battent plus en priorité contre des vilains. Le combat a été en quelque sorte ennoblé. Dans le roman anglo-normand, Ascagne ne se distingue que rarement comme futur chef de guerre. Comme dans l'œuvre de Virgile, il semble désarmé par l'absence de son père et incapable de prendre une décision (*L'Énéide*, IX, 257-262). Alors que Montauban est assiégé en l'absence d'Énéas, toute la garnison est prise de désespoir :

Ascanius et li baron  
ne dorment pas, cele nuit voillent,  
et molt estroitement consoillent ;  
an esfroi sont et en error  
de ce que il n'ont lor seignor ; (*Roman d'Énéas*, v. 4978-4982)<sup>18</sup>

Et lorsqu'Euryale et Nisus décident de tenter une sortie pour aller prévenir Énéas, Ascagne exulte de joie et, en cas de réussite, leur promet de partager son fief avec eux (*Roman d'Énéas*, v. 5025-5036). L'anonyme anglo-normand reste ici relativement proche de Virgile qui fait dire à Ascanius que son seul salut dépend de son père. Là encore, le portrait de ce prince si dépendant des événements et des décisions de ses compagnons ne pouvait convenir à Heinrich. Dans l'œuvre anglo-normande seul un passage donne une image positive d'Ascagne, même si cela se limite à quelques vers : après la chute du châlelet protégeant le pont-levis, il redonne courage aux siens, sait les rassembler (*Roman d'Énéas*,

<sup>18</sup> « Ascagne et les barons ne dorment pas, cette nuit-là, ils veillent et délibèrent secrètement ; ils sont effrayés et dans la peine de ce qu'ils n'ont leur seigneur. »

v. 5438-5441), puis abat d'une flèche le beau-frère de Turnus (*Roman d'Éneas*, v. 5479-5488)<sup>19</sup>. C'est précisément cet aspect de chef de guerre que Heinrich von Veldeke a à cœur d'amplifier dès le début du siège. Dans la citadelle encerclée par Turnus, le jeune Ascanius révèle ses talents militaires : du soir au matin il se comporte « très bravement » (*Eneasroman*, v. 6363 : « harte frumechlichen »), redonne du courage aux hommes de son père et acquiert ainsi une solide renommée. Lorsqu'Euryalus et Nisus viennent exposer leur projet de sortie au jeune prince, le narrateur neutralise le passage et n'évoque nullement la joie d'un seigneur trop heureux de prendre connaissance de cette entreprise courageuse. Heinrich résume la situation en un vers : « ils prirent congé de lui » (*Eneasroman*, v. 6634 : « urloup sie zim namen »). Toute trace de reconnaissance envers les deux guerriers disparaît, car sans doute trahirait-elle la faiblesse du jeune prince incapable à ce moment-là de faire face seul aux offensives de Turnus. Le courage d'Ascanius est mentionné à plusieurs reprises lors de l'ultime assaut que Turnus lance sur la forteresse. À l'instar de son père, il a le charisme d'un meneur d'hommes et d'un roi : à deux reprises il empêche la catastrophe en exhortant les défenseurs à ne pas fuir, à préférer une mort glorieuse à une vie dans la honte (*Eneasroman*, v. 6909-6923 ; 6948-6957). La jeunesse du prince est d'ailleurs régulièrement mise en exergue : il est le « jeune homme » (*Eneasroman*, v. 6913, « Aschanius der iunge man »), le « jeune héros » (v. 6948, « Asschanius der iunge degen ») ou tout simplement le « héros valeureux » (*Eneasroman*, v. 7058, « Aschanius der helt balt »). Il combat en haut des remparts, restant près de ses hommes (*Eneasroman*, v. 7061, « her stuont bi sinen mannen »), et, comme dans le texte français, il transperce d'une flèche le cœur du beau-frère de Turnus. Heinrich prend même soin d'ajouter un passage absent de sa source : après le retour d'Eneas, ceux du château remarquent que leur roi est en difficulté. Ascanius envoie alors à son père un renfort de cinq cents chevaliers valeureux et bien armés, permettant ainsi aux Troyens de renverser la situation (*Eneasroman*, v. 7424-7438). Cet esprit d'à-propos et ce sens de l'entraide, de la solidarité familiale, font partie du portrait idéal qui est dressé du jeune prince. Les modifications apportées à la fin du roman sont tout aussi parlantes : rappelons qu'au moment où il est décidé qu'Énéas et Turnus devront s'affronter lors d'un duel singulier, une nouvelle rixe éclate entre Troyens et Latins. Énéas, qui tente de s'interposer, est alors blessé par une flèche. Dans la source anglo-normande déjà, ce sont Ascagne et les barons qui viennent à son secours et le transportent rapidement dans sa tente (*Roman d'Énéas*, v. 9476-9480). Cependant, une fois leur seigneur en sûreté, tous se lamentent, pleurent amèrement, craignant pour leur vie comme pour celle de leurs gens, se voyant déjà tous morts ou prisonniers (*Roman d'Énéas*, v. 9546-9552). Heinrich reste quant à lui fidèle au nouvel esprit qu'il insuffle à l'œuvre : Eneas, touché par la flèche, ne sait que faire (*Eneasroman*, v. 11887, « Er enwesse, waz er solte tuon ») et c'est alors qu'Ascanius « son fils » (*Eneasroman*, v. 11888, « Aschanius sein sun » ; le texte met l'accent sur le lien de parenté), aidé de quatre de ses hommes, se précipite pour l'emmener loin du lieu des combats et le déposer dans sa tente (*Eneasroman*, v. 11887-11892). Comme dans la

---

<sup>19</sup> Cf. Virgile, IX, 590 *sqq.*

source, le roi est soigné et retrouve immédiatement ses forces grâce à l'intervention d'un excellent médecin, cependant Heinrich passe totalement sous silence le désarroi et le désespoir d'Ascanius et des barons. Dans le texte allemand, c'est en fait la seconde fois que l'esprit d'initiative et la rapidité du jeune prince sauvent la vie du roi. Il est donc logique qu'Ascanius devienne roi lui-même ce qui, dans l'œuvre allemande, se produit du vivant de son père ; Eneas lui cède la ville d'Alba longa ainsi que de nombreuses terres :

seinem sun Aschanio er lies  
 diu burch, die Albane hies  
 daz enphiench er von seiner hant  
 und darzuo ein michel lant  
 und nantes ein chunichriche. (*Eneasroman*, v. 13311-13315)<sup>20</sup>

### 3. Latinus et la reine

Cette tendance didactique et édifiante va d'ailleurs marquer tout le texte : l'adaptateur allemand suit de manière assez fidèle la trame du texte français, cependant il modifie considérablement les passages relatifs au pouvoir ou à l'idéologie royale. Ainsi change-t-il en profondeur le portrait qui est dressé des parents de Lavinia en mettant par exemple l'accent sur la colère injustifiée et immodérée de la reine. Heinrich von Veldeke part d'un détail hérité de Virgile (*L'Énéide*, VII, 341-353) et présent dans le texte français : lorsque la reine apprend que son mari va céder sa fille et son royaume à Énéas et non à Turnus, elle est prise de colère. Il nous faut toutefois noter que ce courroux est, dans le texte anglo-normand, doublé du chagrin qu'elle éprouve à l'idée d'un mariage qu'elle croit honteux : elle en est à la fois « dolante et correçose » (*Roman d'Énéas*, v. 3282)<sup>21</sup>. Heinrich amplifie considérablement le motif de la colère. La reine se laisse aveugler par son courroux et tient des propos déraisonnés, maudissant son mari (*Eneasroman*, v. 4153-4256) puis sa fille (*Eneasroman*, v. 13037-13057). Cette colère insensée de la reine contraste avec le calme et la sagesse du roi Latinus en même temps qu'elle constitue un leitmotiv qui caractérise la souveraine durant tout le roman : le terme « zorn » (colère), qui dans un contexte politique s'applique généralement à un tyran, est régulièrement employé pour désigner les réactions de la reine et son opposition farouche au mariage de sa fille à

<sup>20</sup> « Il céda à son fils la cité d'Alba Longa. Ascanius la reçut de sa main ainsi qu'une vaste terre, et donna à tout cela le nom de royaume. »

Cet ajout trahit peut-être une connaissance de Tite-Live qui présente Ascanius comme le fondateur d'Alba longa ; cf. Tite-Live, *Histoire Romaine*, I, 3,3, texte disponible en ligne [consulté le 1<sup>er</sup> mars 2017] :

[http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Tite\\_live01/texte.htm](http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Tite_live01/texte.htm)

« nouam ipse aliam sub Albano monte condidit, quae ab situ porrectae in dorso urbis Longa Alba appellata. »

Traduction de Danielle de Clerq, Bruxelles, 2001, disponible en ligne [consultée le 1<sup>er</sup> mars 2017] :

<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/LIVIUS1/Liv0.htm>

« Lui-même fonda une autre ville nouvelle au pied du mont Albain. Elle s'étend tout en longueur sur une éminence et cette configuration l'a fait appeler Albe-la-Longue. »

<sup>21</sup> Chez Virgile, le feu de la colère est intimement lié à l'angoisse qu'éprouve Amata : « quam super aduentu Teucrum Turnique hymenaeis / femineae ardentem curaeque iraeque coquebant [...] » (*L'Énéide*, VII, 344 sq. ; « Pour l'hymen de Turnus d'une angoisse de femme / Bouillante, et de courroux contre l'intrus troyen [...] »).

Eneas (*Eneasroman*, v. 4150, 10684, 10721). Alors que, dans le roman anglo-normand, la reine disparaît par la petite porte, laissant seule sa fille qui vient de se pâmer d'amour pour Énéas (*Roman d'Énéas*, v. 8660-8662), celle de l'adaptation allemande regrette que sa fille soit née, traite son mari d'homme inutile qui lui a « empoisonné » (*Eneasroman*, v. 13043 : « vergeben ») la vie, puis meurt après une longue agonie, emportée par une colère et une haine aussi irrationnelles qu'inextinguibles (*Eneasroman*, v. 13086-13092). Peut-être Heinrich a-t-il été influencé ici par l'épopée latine qui donne à Amata une fin honteuse puisque la reine, croyant à tort que Turnus est mort, se pend à une poutre. Néanmoins, ses motivations sont différentes : Amata, troublée par la douleur et la culpabilité, agit par désespoir et non par colère (*L'Énéide*, XII, 595-603).

Un autre aspect est amplifié par l'adaptateur allemand : celui du *rex inutilis*. Dans les deux versions, le roi Latinus est présenté comme un souverain trop âgé, incapable de se battre et de protéger son peuple. Chez Virgile déjà, Latinus apparaît comme un vieux roi, mais cet âge avancé est synonyme de sagesse : ses villes et ses champs vivent en paix depuis longtemps (*L'Énéide*, VII, 45 sq.). Il en va autrement dans les deux adaptations médiévales. Le meilleur exemple en est donné lors de la scène qui le dépeint s'enfuyant avec ses idoles et craignant pour sa vie, tandis qu'Énéas, dépourvu d'armes, tente de rétablir la paix entre Latins et Troyens (*Roman d'Énéas*, v. 9439-9467 ; *Eneasroman*, v. 11844-11854). La lâcheté de Latinus s'oppose nettement à la bravoure et à l'altruisme d'Énéas. Il faut cependant noter que, dans le texte anglo-normand, ce sont essentiellement les adversaires d'Énéas qui soulignent la fragilité du roi. Certes, Latinus lui-même évoque son âge avancé (*Roman d'Énéas*, v. 3230), mais sa femme en fait un argument destiné à discréditer ce souverain qui accorde son soutien au Troyen : « Li rois est vials, tot a guerpi ; / qui que face desmesurance, / n'an baillera escu ne lance » (*Roman d'Énéas*, v. 3446-3448)<sup>22</sup>. L'argument sera bientôt repris par Turnus : « Li rois est vialz et toz defraiz ; / se contre moi les a atraiz, / nes porra gaires maintenir » (*Roman d'Énéas*, v. 3473-3475)<sup>23</sup>. Le thème du *rex inutilis* permet donc de mettre en avant la faiblesse d'un roi qui, quoi qu'il arrive, ne pourra venir en aide à Énéas et dont on n'a donc rien à craindre. Il est remarquable que dans l'œuvre allemande, ce ne sont plus les ennemis d'Eneas qui s'emparent de ce thème, mais Latinus lui-même qui avoue au héros troyen, dès sa première rencontre avec lui, qu'il n'est plus en mesure de régner :

« ich bin aber ein alt man,  
 also ir selbe wol gesiht:  
 ich enmach hinnen fur niht  
 vehten noch striten  
 noch gewafinet riten:  
 mir ware zitiger gimach. » (*Eneasroman*, v. 4020-4025)<sup>24</sup>

<sup>22</sup> « Le roi est vieux, il a renoncé à tout ; devant n'importe quel acte de démesure, il ne prendra ni écu ni lance. » (traduction d'Aimé Petit, cf. note 7).

<sup>23</sup> « Le roi est vieux et tout cassé : s'il les a attirés contre moi, il ne pourra guère les soutenir. »

<sup>24</sup> « Quant à moi, je suis un vieil homme comme vous pouvez le voir par vous-même. Je ne pourrai à l'avenir ni me battre en duel ni faire la guerre, pas plus que chevaucher tout en armes. Le repos conviendrait davantage à mon âge. »

Comment peut-on expliquer les changements que Heinrich apporte aux personnages du roi et de la reine ? Une explication peut être avancée pour justifier de telles modifications : dans les deux romans, Énéas tire sa légitimité de la dynastie dont il descend, et qui jadis régnait sur l'Italie, ainsi que de la décision des dieux. Cela suffit-il pour justifier sa prise de pouvoir et l'oubli du serment fait autrefois à Turnus par le roi Latinus ? Pour l'auteur anglo-normand, sans doute. Pour Heinrich von Veldeke la chose est moins certaine, et il semble qu'il veuille ajouter d'autres justifications afin de légitimer le règne de son héros. En développant l'idée du *rex inutilis* et en faisant de la reine une femme aveuglée par la colère, Heinrich montre à quel point le pouvoir en place est défaillant. Dans la même perspective, l'adaptateur regroupe et amplifie certaines idées présentes dans le texte français : tandis que, dans le roman français, le souverain déclare que c'est contre son gré et sa volonté qu'il a dû promettre sa fille à Turnus (*Roman d'Énéas*, v. 3233-3235) puis ajoute que cela correspond à la volonté des dieux (*Roman d'Énéas*, v. 3340), Heinrich fait dire au roi Latinus que toute la responsabilité incombe à sa femme et qu'il savait qu'il commettait une erreur en agissant contre la volonté des Dieux (*Eneasroman*, v. 4300-4315). Dès lors, la légitimité de l'arrivée au pouvoir d'un roi étranger ne peut être mise en question.

Cette hypothèse semble confirmée par l'épilogue des deux romans. Dans l'adaptation, Eneas n'attend pas la mort de son beau-père pour régner lui-même, comme c'est le cas dans le texte français<sup>25</sup>, car le roi Latinus, devenu trop vieux et trop faible, renonce de lui-même au pouvoir et confie ses terres, ses châteaux et ses vassaux à Eneas :

Do hielt der chunich Latin  
Eneam fur den sun sein,  
wand er unmæhtich waz und alt.  
er gab im allen seinen gewalt,  
lant, burge unde man. (*Eneasroman*, v. 13287-13291)<sup>26</sup>

Le vocabulaire employé ici est politique et le terme « gewalt » apparaît comme l'équivalent de la *potestas*, recouvrant tout ce qui constitue le pouvoir du roi, son « honneur » pourrait-on dire également, c'est-à-dire ses terres, ses châteaux et ses gens. Le roi règne donc sur toutes les terres d'Italie « de toute sa puissance » (*Eneasroman*, v. 13310 : « vil gewaldechleiche »). Aussitôt, le « nouveau roi Eneas » (*Eneasroman*, v. 13293 : « der niwe chunich Eneas ») fait bâtir une vaste ville

<sup>25</sup> Dans la source anglo-normande, Eneas n'obtient du vivant de son beau-père que la meilleure partie de l'Italie (*Roman d'Énéas*, v. 10131 : « Eneas ot la mialz d'Itaire »), ce n'est qu'à la mort du roi qu'il hérite de tout le royaume.

<sup>26</sup> « Alors le roi Latin traita Eneas comme son fils parce qu'il était faible et vieux : il lui céda tout son pouvoir, ses terres, ses châteaux et ses gens. »

entourée de remparts et de fossés. Le souverain allemand est avant tout un bâtisseur... ce qui n'est pas sans rappeler l'activité intense que Frédéric I<sup>er</sup> Barberousse déploie dans ce domaine<sup>27</sup>.

Plus encore que dans l'œuvre française, amour et exercice du pouvoir royal sont présentés de manière harmonieuse et complémentaire :

Do daz also chomen was,  
 daz der chunich Eneas  
 daz reiche eine gewan,  
 do het er willich seine man  
 und sein vil schones weip:  
 diu waz im liep so der leip,  
 wan si bracht in innen  
 guoter triwen und minnen  
 als daz gut weip ir lieben man. (*Eneasroman*, v. 13321-13331)<sup>28</sup>

Ce passage de l'*Eneasroman* tel qu'il est présent dans certains manuscrits (mgf 282, fol. 133 ra ; Cgm 57, fol. 133 ra ; Cod. 2861, fol. 91 vb)<sup>29</sup> met sur le même plan la bienveillance exercée envers les vassaux et l'amour conjugal. Eneas est à la fois un bon roi et un bon mari. Malgré leur différence de nature, il s'agit dans les deux cas de deux formes d'amour et surtout d'un respect des devoirs imposés par Dieu, d'une prise en considération de l'*ordo*.

#### 4. Une idéologie au service de Frédéric I<sup>er</sup> Barberousse

De toute évidence, cette œuvre constitue un hommage à Frédéric I<sup>er</sup> : il est dit par exemple qu'à l'occasion de la première expédition militaire que Frédéric fit en Italie pour se faire sacrer empereur, on redécouvrit le tombeau de Pallas, tombeau à l'intérieur duquel la lampe à huile, déposée lors de l'inhumation du héros, brûlait encore. Cependant, alors que cette lampe se consumait depuis plus de deux mille ans, elle fut éteinte par un souffle de vent lorsque l'on ouvrit le sarcophage (*Eneasroman*, v. 8374-8405). On peut difficilement imaginer un plus beau symbole de *translatio imperii* que cette lampe qui attend la venue providentielle du jeune Frédéric I<sup>er</sup> pour s'éteindre. Là encore, les aspects politiques et idéologiques semblent bien plus présents que dans l'œuvre en langue française écrite sans

<sup>27</sup> Il fait consolider ou rebâtir de nombreux châteaux, que ce soit dans son duché de Souabe ou en Franconie, ainsi que des villes. L'exemple le plus célèbre est sans doute celui la fondation de la ville de Gelnhausen et la construction de son palais impérial (cf. Hartmut Ellrich, *Die Staufer. Herrscherdynastie im Hohen Mittelalter*, Petersberg, Imhof, 2001, p. 50-52).

<sup>28</sup> « C'est ainsi qu'il advint que le roi Eneas conquit seul la souveraineté et qu'il fit preuve de bienveillance envers ses vassaux comme envers sa très belle épouse : elle lui était aussi chère que sa propre vie, car elle faisait preuve envers lui d'une loyauté et d'un amour sincères comme toute femme vertueuse se doit d'éprouver envers un mari qu'elle chérit. »

<sup>29</sup> D'autres manuscrits insèrent ici deux vers supplémentaires, ce qui modifie quelque peu le sens du passage : « [...] do hette er willic sine man / willichliche er sie begebete / bliche er lebete / wen er hette ein vil schonez wip » (Cpg 368, fol. 204 va ; Cod. Bodm. 83, fol. 61va ; « [...] il fut alors bienveillant envers ses vassaux et, empli de bienveillance, leur fit des dons. Il vivait magnifiquement, car il avait une très belle femme »). Malgré cette divergence, le lien intime entre le bon exercice du pouvoir et le bonheur conjugal est bien présent dans les différents manuscrits.

doute à la cour d'Henri II Plantagenêt, Frédéric apparaissant comme le successeur légitime des Troyens et des Romains. Il est donc permis de se demander si l'un des buts de ce texte n'est pas de présenter Frédéric comme un nouvel Eneas et son fils Henri VI comme un nouvel Ascanius.

Par ailleurs, la description des noces d'Eneas et de Lavinia sont comparées à la fête de Mayence de 1184 qui regroupa une bonne partie de la noblesse occidentale et lors de laquelle Frédéric I<sup>er</sup> adouba ses deux fils aînés. Ces réminiscences s'inscrivent également dans l'idée de la *translatio imperii*, suggérant que Rome est l'héritière de Troie et que l'Empire allemand, dont le nom officiel est *Imperium Romanum*, est la continuation de l'Empire romain<sup>30</sup>. Nous avons donc ici une adaptation qui s'inscrit dans l'idéologie impériale de Frédéric, d'un souverain qui, depuis le début de son règne, se présente comme le nouveau César. Comme l'a justement noté Alain Bideau, cette œuvre, qui décrit de façon détaillée la construction d'Albe et énumère longuement les descendants du héros Troyen, « souhaite démontrer la cohérence de l'histoire telle que la conçoit le XII<sup>e</sup> siècle »<sup>31</sup>. En effet, il convient de noter l'importance que Heinrich accorde à la longue dynastie qui mène d'Eneas à Auguste, et par là-même à Frédéric. Alors que le roman français se contente de mentionner que tout s'est déroulé comme Anchise l'avait prédit<sup>32</sup> et qu'à Énéas et son fils succéderont de nombreux rois puissants jusqu'à la naissance de Remus et Romulus (*Roman d'Énéas*, v. 10142-10156), le texte allemand revient longuement sur les souverains qui ont succédé à Eneas (*Eneasroman*, v. 13332-13420). En rappelant à la fin du roman que la naissance du Christ est concomitante du règne d'Auguste, époque qui marque une période de paix lors de laquelle les veuves et les orphelins, les humbles et les puissants sont mis à l'abri de toute violence (*Eneasroman*, v. 13404-13420), Heinrich met en exergue cette filiation qui existe entre les règnes d'Auguste et de Frédéric, nouveau *rex christianus et pacificus*. La cohérence historique mise ainsi en évidence est la même que celle que l'on trouve dans les chroniques écrites au XII<sup>e</sup> siècle comme la *Chronique impériale*, texte anonyme composé avant 1147, ou l'*Histoire des deux États (Historia de Duabus civitatibus)* dont la première version est achevée en 1146 par Othon de Freising, l'oncle de Frédéric.

En outre, on sait grâce à l'épilogue composé par un clerc proche de Heinrich, que le manuscrit a été volé, sans doute vers 1174, à la comtesse Elisabeth de Cleve, dame à laquelle Heinrich avait confié son roman inachevé. Il ne pourra en reprendre possession pour l'achever qu'après 1184, date de la fête de Mayence qu'il mentionne à la fin du roman. Or la comtesse était alors l'épouse de Louis III de

<sup>30</sup> Cf. Jean Schillinger, *Le Saint-Empire*, Paris, Ellipses, 2002 (Les essentiels - Civilisation allemande), p. 47-51.

<sup>31</sup> Alain Bideau, « Veldeke, traducteur de l'Énéide », dans *Les romans grecs et latins et leurs réécritures modernes. Études sur la réception de l'ancien roman, du Moyen Âge à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, textes réunis et présentés par Bernard Pouderon, Paris, Beauchesne, 2015, p. 127-138, ici p. 135.

<sup>32</sup> Lors de sa descente aux Enfers, Énéas avait appris par son père le nom de ses descendants : de son fils Silvius seront issus Silvius Énéas puis, à la septième génération, Romulus ; de la lignée de Romulus et de Iule, autre fils d'Énéas, descendront Jules César puis César Auguste qui amènera une période de paix stable et de grande douceur (*Roman d'Énéas*, v. 2933-2968). Dans le passage correspondant du roman allemand, Heinrich n'évoque que Silvius, Silvius Eneas et Romulus (*Eneasroman*, v. 3638-3690), conservant la mention de César et d'Auguste pour la fin du roman.

Thuringe, un neveu de Frédéric qui a toujours soutenu la politique de son oncle et est mort comme lui lors de la troisième croisade<sup>33</sup>.

Enfin se pose une dernière question : à qui un tel Miroir des princes peut-il être destiné ? Sans doute pas au souverain lui-même qui a, à l'époque probable de la rédaction finale du texte, une bonne soixantaine d'années. Toutefois il est évident que l'*Eneasroman* reprend des motifs chers à l'empereur et à l'image qu'il souhaite donner de lui, celle d'un roi juste, chrétien et pacifique. Si ce n'est pas pour lui, c'est donc sans doute pour les princes de l'aristocratie proche des Hohenstaufen et bien entendu aussi (surtout ?) pour les fils de l'empereur qu'un tel roman a pu être conçu. Il est permis de songer ici en premier lieu à Henri, roi (*rex designatus* à l'époque de l'achèvement du texte !) et futur empereur sous le nom d'Henri VI. Finalement, le jeune Ascanius n'offrait-il pas à Henri un modèle de prince idéal auquel il pouvait s'identifier ?

## Conclusion

Heinrich von Veldeke a su exploiter et a amplifié certaines potentialités du texte anglo-normand, développant la portée didactique et exemplaire de l'œuvre française ainsi que la fonction de Miroir des princes. Par ailleurs, il a ajouté des thèmes absents de l'œuvre française, comme celui de la colère de la reine (mère de Lavinia), ou a déplacé certains motifs comme celui du *rex inutilis*, rendant ainsi d'autant plus légitime l'accession au trône d'Eneas. Une analyse attentive du vocabulaire permet également de noter que l'adaptateur supprime les lexies relatives à la fuite et que, par de nombreuses autres modifications, il exempte son héros de toute faute. Une telle exemplarité fait d'emblée d'Eneas un souverain parfait et s'étend également à son fils qui, par sa bravoure et son esprit d'initiative, apparaît comme le digne successeur de son père. L'aspect dynastique de l'hypotexte est ainsi largement amplifié. Cette tendance va marquer tout le texte : l'adaptateur allemand suit de manière assez fidèle la trame du texte français, cependant il modifie considérablement le sens de nombreux épisodes relatifs au pouvoir ou à l'idéologie royale.

Il est probable que l'influence que cette œuvre a fortement influencé un autre auteur allemand du XII<sup>e</sup> siècle : Hartmann von Aue, qui a adapté *Érec et Énide* et a fait un de ce roman, qui à l'origine traite de la relation entre amour et mariage ainsi que du bon usage de la parole, un Miroir des princes. On sait en effet que Hartmann connaissait le roman de Heinrich von Veldeke et qu'il s'en est inspiré pour certaines descriptions dans *Erec*. Il n'est pas interdit de penser que les deux auteurs se connaissaient, qu'ils fréquentaient tous deux la cour de Frédéric I<sup>er</sup> ou qu'ils avaient pu se rencontrer lors de certains événements comme la fête de Mayence de 1184.

---

<sup>33</sup> Reinhart Butz, « Herrschaft und Macht – Grundkomponenten eines Hofmodells? Überlegungen zur Funktion und zur Wirkungsweise früher Fürstenhöfe am Beispiel der Landgrafen von Thüringen aus dem ludowingischen Haus », dans *Literatur und Macht im mittelalterlichen Thüringen*, édité par Ernst Hellgardt, Stephan Müller, Peter Strohschneider, Cologne, Böhlau, 2002, 45-84, voir en particulier les pages 62 à 74.